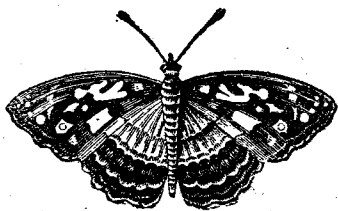


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue Romarin, n. 1; Mlle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,



JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

DEUX ÉPOQUES.

C'était le 5 mai 1816, à Grenoble; elle se penchait à sa fenêtre pour respirer la brise parfumée qui volait dans l'air; elle assistait au dernier spectacle du jour qui finit; le ciel était si calme, il y avait tant de bonheur dans ce léger souffle qui jouait dans sa chevelure, il y avait tant d'amour dans ce repos de la nature, qu'elle laissait aller son âme tout entière à la plus suave mélancolie.... — Peut-on penser à l'orage quand le ciel est si beau?

Elle faisait des rêves d'amour; elle continuait, dans sa vie future, son roman de bonheur si bien commencé; elle effeuillait sa vie rose par rose: — d'abord, jeune fille au pensionnat, heureuse avec une parure, une simple robe blanche, une fleur; jouant avec ses compagnes, et quelquefois se séparant d'elles pour se retirer en elle-même; heureuse avec une idée au fond du cœur, se prenant à songer toute seule au pied d'un des arbres du jardin. — Puis, jeune fille grande, faisant ses adieux à ses maîtresses, et rentrant dans une famille dont elle était l'orgueil et l'espoir. — Puis, demoiselle à marier, recevant chez sa mère un homme qu'elle entendait, avec plaisir, lui jurer qu'il l'aimait. — Un jour, on lui dit: c'est là l'époux qu'on te destine; elle rougit, et son cœur bondit d'espérance et de plaisir. Dans quelques jours, elle ceindra

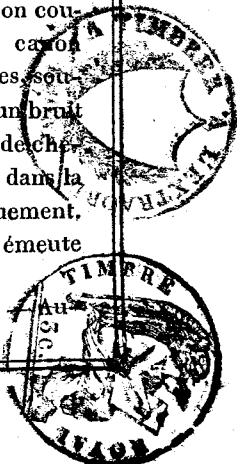
la couronne d'oranger; dans quelque jours va se réaliser, pour elle, cette idée qu'elle nourrissait dans son cœur de jeune fille: l'amour! Elle revoit le jour où, pour la première fois, elle sentit qu'elle allait devenir mère, le jour où, après de longues et douces souffrances, elle donna un fils à son heureux époux. — Puis, elle se voit maintenant épouse adorée, heureuse, avec son mari, avec ses deux enfans qu'elle élève, avec de longs jours de bonheur en perspective, et elle pleure des larmes de joie et d'attendrissement.

Tout à coup, des pas se pressèrent dans les rues; les montagnes s'éclairèrent de feux inaccoutumés; l'agitation succéda au calme; des armes brillèrent dans l'obscurité, et un gros nuage rouge et enflammé vint se placer au bout du ciel.

Elle frémit: oh, mon Dieu! Charles qui n'est pas rentré! Charles, où est-il?

Le bruit redoubla, — les pas se pressèrent, — on courait, on criait, — et puis, la grande voix du canon se mêla à celle du peuple... deux voix imposantes, souveraines! — Une fusillade s'engagea; c'était un bruit confus de cris, de pleurs, de pas d'hommes et de chevaux; des coups de feu retentissaient au loin dans la campagne; les portes se fermaient brusquement. C'était un tumulte indéfinissable comme une émeute qui passe.

Toutes les croisées s'étaient closes à la hâte.



cune lumière ne brillait plus... Une seule restait chez M^{me} ***. — Elle attendait Charles, elle priait avec des larmes pour son retour; elle allait, avec agitation, de son divan à la croisée, pour le voir venir un peu plus tôt. Un moment, elle entendit quelques voix rares parmi la populace qui inondait la rue, quelques cris de : vive la liberté!... Puis, les voix se turent étouffées par le tumulte, et la confusion continua toujours grandissante.

Quelques momens après, d'autres cris se firent entendre, d'autres cris plus serrés, plus nourris : vive le roi!

Elle se tordit sur son balcon.

En ce moment, quelques coups ébranlèrent la porte : elle se précipita, en criant : c'est lui, c'est Charles!...

Elle se trompait; elle vit un autre homme se dresser devant elle, enveloppé dans son manteau, lui glisser une lettre, et s'enfuir.

Elle lut :

« Je suis trahi, mes projets sont découverts; je n'ai plus que le temps de fuir; embrasse nos enfans, prends courage; partout où je serai, je trouverai le moyen de te donner de mes nouvelles. — »

Elle tomba comme morte.

Quelque temps après, tous les journaux répétaient : Charles *** est monté sur l'échafaud avec un courage héroïque.

C'était le 2 août 1830, une soirée qui rappelait le 6 mai; une femme pâle, vêtue de noir, après avoir pleuré en priant sur une tombe isolée, sortait du cimetière, longeait quelques rues écartées, et montait les escaliers d'une maison peu apparente. Les rues qu'elle venait de traverser étaient paisibles; mais à peine arrivée chez elle, elle se pencha à sa croisée, et alors ces rues lui présentèrent un aspect tout différent; le pavé résonnait; le peuple passait par groupes; on parlait fort; puis, passa un autre peuple, improvisé soldat, avec des sabres et des gibernes sur un habit bourgeois, avec un bonnet de police, une cocarde tricolore, un tiers ou un quart d'uniforme; il y en avait qui s'étaient armés d'une fourche. — Puis un drapeau apparut! Ce n'était plus le drapeau qui avait protégé l'exécution de son époux! — Et le peuple dansait, hurlait des chansons républicaines en criant : « Vive le roi ! vive la liberté ! ces deux cris qu'on avait vu se battre 14 ans avant, et dont l'un avait fait jeter bas une tête, ces deux cris incompatibles en 1816, et qu'on avait trouvé moyen d'accoupler en 1830.

Ce cri la fit palpiter de regret et d'espérance, elle se retira vivement et ferma ses croisées. — Quelques coups se firent entendre à la porte, elle hésita un moment. — De pénibles souvenirs remuèrent dans sa tête, —

puis elle se décida à ouvrir, et un homme lui présenta une lettre dont elle brisa vivement le cachet.

C'était la nomination de son fils aîné à une préfecture. La dette du sang était payée, si toutefois on peut payer une semblable dette!

A. CLERC.

LA BERGÈRE DES PYRÉNÉES.

Fin.

III.

(UN CONVOI.)

Je ne pouvais en croire mes yeux, c'était bien elle !

Aimante et naïve villageoise qui, exposée à tous les pièges que rencontrent l'inexpérience et la beauté, avait oublié à Paris la simplicité du hameau et connu toutes les douceurs de l'opulence; — jeune femme coquette, danseuse séillante, que son esprit, sa beauté, ses grâces, ses talens devaient fixer dans un monde dont elle recevait les hommages, — je la retrouvais là, sous l'habit des sœurs de l'Hôtel-Dieu, consacrant ses jours à des soins qu'une charité toute chrétienne peut seule adoucir. — C'était elle-même qui, renonçant aux applaudissemens du théâtre, aux plaisirs brillans qui l'assiégeaient en foule, à toutes les séductions des sens et de l'amour propre, — loin de tous les regards, et n'ambitionnant d'autre suffrage que celui de sa conscience, se dévouait en ce triste séjour au soulagement de toutes les misères.

« Je fus bien coupable, me dit-elle, mais il est un Dieu qui pardonne au repentir : — jeune encore, j'ai commis bien des fautes; — il en est une que ma vie entière ne pourrait suffire à expier, si la bonté céleste n'était inépuisable.

» Il ne s'effacera jamais de ma mémoire le jour où j'abandonnai le hameau; où je délaissai mon vieux père, sans songer à son affliction, à ses larmes qui retombent aujourd'hui sur mon cœur; — sa vie s'est terminée au milieu des angoisses; il m'a maudite !.. — Oh ! puissiez-vous ne connaître jamais les tourmens que j'éprouve ! vous apprendriez par une triste expérience qu'il n'est pas un instant de bonheur sur la terre pour l'enfant ingrat qui a pu déchirer le cœur d'un père, et empoisonner ses derniers instans. »

Flora cessa de parler : — L'expression touchante de ses regards en dit encore davantage : — Mon âme était brisée ! — La main de Flora pressait la mienne; — Trop ému pour lui répondre, je mouillai cette main de mes larmes, je l'appuyai sur mon cœur, et après avoir une fois encore contemplé son céleste visage, je m'éloignai en étouffant mes sanglots.

J'étais tombé dans une rêverie profonde, et partout me suivait le souvenir de Flora.

Triste et pensif, je me promenais un soir ; — une affreuse épidémie désolait en ce moment Paris. — Un convoi sans pompe vint s'offrir à ma vue. — Le corbillard s'acheminait lentement, — et tandis qu'une foule indifférente jetait un regard sec et distrait sur ces apprêts funèbres, — des vieillards, des femmes âgées, des enfans, des hommes en haillons suivaient en pleurant le cercueil tendu de noir : — une croix, symbole augusté des douleurs, accompagnait le triste cortège : — Sur cette croix se détachait une inscription en lettres blanches ; — je m'approche, je lis — en ce moment mon pied chancelle, et je sens une sueur glacée inonder ma poitrine....

Elle était morte !

Morte à tout jamais ! — Elle dort sous la terre humide du cimetière, ne la troublez pas !

Pauvre fille ! — un marbre fastueux ne couvre point sa dépouille. — Sa tombe placée à l'écart n'est point aperçue de la foule, — mais l'amitié vient souvent y pleurer en silence, et les larmes du pauvre appellent sur son repentir les bénédictions du ciel.

Ange de paix ! que la terre te soit légère !...

Le Précipice.

J'herborisais un jour dans les Pyrénées, et comme je voulais explorer les parties de ces montagnes les moins fréquentées, j'avais pris pour guide un jeune homme de treize à quatorze ans.

Il y avait déjà plusieurs heures que nous gravissions de côté et d'autre, et j'avais recueilli quelques plantes rares pour mon herbier. Nous arrivâmes enfin dans un endroit encore plus sauvage que tout ce que nous avions vu jusque-là. C'était un roc énorme, recouvert de terre et de végétation, qui surplombait considérablement et qui semblait une ruine gigantesque arrêtée magiquement dans sa chute au dessus d'un précipice de 800 pieds de profondeur.

J'admirai ces jeux grands et bizarres de la nature ; puis je me mis à continuer mes recherches.

Mon jeune homme cependant s'était avancé sur le bord de l'abîme, et s'était assis, les jambes pendantes, s'amusant à lancer des pierres et à les suivre de l'œil dans le gouffre.

Je n'aurais voulu pour rien au monde me placer sur ce versant. Il n'y a rien d'effrayant comme de voir un immense vide sous ses pieds : cela m'eût donné sur-le-champ des vertiges, et j'aurais infailliblement roulé dans le précipice, la tête la première. Mais le jeune garçon n'y pensait pas.

« Prenez garde, lui criai-je pourtant, ne faites pas d'imprudence. »

« Oh ! monsieur, répondit-il, il n'y a pas de danger. — Je ne m'y fierais pas, repris-je : vous pouvez

glisser, la terre peut s'écrouler, un étourdissement peut vous prendre. »

Alors, pour me montrer que le terrain était solide, il se mit à se soulever avec ses bras, et à retomber de tout son poids sur l'endroit où il était assis. Il riait de mes craintes, et prenait plaisir à m'alarmer, comme presque tous les enfans, qui, en général, cherchent le péril et aiment à faire parade de leur courage.

J'étais à quelque distance de lui, et tourné d'un autre côté. Tout-à-coup, je l'entends qui jette un cri, je me retourne et ne vois plus rien. Ce que j'avais prévu était arrivé.

J'oublie aussitôt ma propre sûreté ; j'accours assez près du bord ; j'aperçois quelque chose d'affreux.

Le malheureux n'était pas tombé dans l'abîme, mais c'était encore pis. Il avait glissé environ six ou sept pieds plus bas, et là il avait trouvé le moyen de s'accrocher, avec ses mains seulement, à quelques morceaux de ronces et de racines flexibles, qui sortaient de terre comme des anneaux. Il restait là, suspendu, n'ayant rien sous ses pieds qu'un abîme sans fond.

Quel spectacle pour moi ! et figurez-vous ce que j'éprouvai. Il me disait d'une voix déchirante : « Au secours, au secours ! sauvez-moi, je n'en puis plus ! Mais comment le sauver ? C'était absolument impossible. Je ne savais que faire, que répondre ; nous étions à plusieurs lieues de toute habitation ; je n'avais ni corde, ni perche à lui tendre ; et quand j'en aurais eu, comment aurais-je trouvé la force de le tirer jusqu'à moi, sur cette pente rapide, sur ce bord glissant et arrondi sans rien qui offrit une résistance, et où je pusse appuyer le pied ou la main.

Le situation était donc presque aussi horrible pour moi que pour lui. Je le voyais s'allonger, se raidir, secramponner convulsivement à ces frêles racines, comme au dernier lien de son existence. Il tâchait de monter, d'amener ses pieds jusque-là ; mais les efforts qu'il faisait l'épuisaient encore plus : ses muscles perdaient leur vigueur, et cependant il s'obstinait à ne pas lâcher prise. L'horreur de la mort agissait sur ses nerfs : à mesure que ses mains se détachaient de lassitude, il se raccrochait aux ronces avec une nouvelle rage.

Mais tout cela n'était qu'un délai, un prolongement de supplice. L'instant fatal approchait de plus en plus. Le poids de son corps tirait horriblement ses bras. La fatigue était à son comble, la force de ses muscles était usée.

Déjà une de ses mains ne se soutenait plus : les doigts de l'autre s'ouvrirent à leur tour, et l'infortuné jeune homme tomba perpendiculairement dans le fond du gouffre, où son corps disparut comme un grain de sable.



THÉÂTRES.



Nous avons déjà signalé plusieurs fois l'indifférence en matière de spectacle qui amène peu à peu la ruine de l'art dramatique. Chaque jour le mal empire, et s'il fallait des preuves de cette triste vérité, nous n'aurions besoin que de jeter un coup-d'œil sur la dernière direction, sur cette direction qui est morte sans bruit, sans que sa mort ait eu le moindre retentissement dans la foule qui, autrefois, faisait de nos spectacles un objet de première nécessité. Il y avait alors entraînement dans cette foule, dévouement ou antipathie pour tel sujet partant ou arrivant; aujourd'hui, il n'y a que calme plat, atonie morale! le public voit s'en aller ou venir un acteur comme si cela lui était tout-à-fait étranger; il semble dire, je ne suis plus pour rien dans cette question d'art et de plaisir, et cette apathie des masses ne peut que tuer les bonnes directions et sauver les mauvaises.

Ceci a l'air d'un paradoxe, mais nous développerons plus tard cette idée qui a une certaine portée, et qui exige des développemens que ne peut contenir un article de journal, fût-ce même un article du *Moniteur*.

Voyons seulement pour aujourd'hui, ce qui s'est passé à la représentation de clôture de l'année théâtrale. Où sont les couronnes qui venaient, il y a un an encore, témoigner à M^{lles} Ambroisine ou Berthaud les regrets qu'on éprouvait à les voir s'éloigner? Où sont ces *rappels* honorables adressés à Valmore ou Delacroix, à Sirant ou à Canaple? Rien n'a troublé cette fois l'ordre et la marche du spectacle; pas un applaudissement de plus, peut-être même quelques-uns de moins! Cossard, comédien habile; Serda, l'une des plus belles basses-tailles de France; Dabadie, chanteur toujours gracieux et pur, n'ont pas obtenu la plus légère marque de reconnaissance ou de regrets. Welsch, comédien de bon goût et de bon ton, et Dumas, acteur zélé, qui a soutenu presque seul le fardeau du répertoire depuis un mois, n'ont pas été plus heureux; il n'y a eu qu'une exception, exception bien méritée du reste, c'est Mad. Pépin qui, après avoir été fort applaudie, dimanche, pendant tout le cours de son rôle, a été redemandée à la fin, mais qui n'a pas reparu. Il y a dans cette apathie des spectateurs de quoi démoraliser complètement un artiste. Prenez-y garde, messieurs, si le bien et le mal vous trouvent également impassibles, vous n'aurez jamais de bons acteurs; et, s'il faut le dire, vous ne mériterez pas d'en avoir; car c'est l'estime publique qui développe leur talent et qui stimule leur zèle en doublant leurs forces. Les braves sont les lauriers du comédien, et si vous n'êtes passés à la fois la conscience de son mérite et la noble émulation qui fait surmonter les difficultés. Alors, adieu l'art, et par conséquent, adieu vos plaisirs! une fois le mal enraciné, il ne sera plus temps d'y porter remède, votre

théâtre ne sera plus qu'un cadavre qu'on ne pourra même pas galvaniser!

L'élan national qui se manifeste de toutes parts en faveur de M. Jaques Laffite, a provoqué une foule de révélations qui montrent dans tout son jour cette carrière d'homme de cœur et de dévouement, empreinte pendant tant d'années d'un caractère de générosité bien rare dans notre siècle égoïste. Les plus illustres suffrages ont dû consoler M. Laffite d'infortunes si peu méritées. Voici un trait de sa vie qui n'a jamais été publié, et que nous nous faisons un devoir de signaler à l'admiration publique. C'est un trait dont nous pouvons garantir l'authenticité.

Un jeune négociant, établi à Paris, voyait son avenir et celui de sa femme, de ses trois enfans, compromis par des revers inattendus. Instruit par la voix publique de la générosité et de la bonté de M. Laffite, il lui écrivit pour lui exposer sa situation, et réclamer le prêt d'une somme de quinze mille francs, sans laquelle sa ruine était imminente. Il terminait sa lettre à peu près en ces termes:

« Celui qui fait un appel à votre cœur attend une » réponse dans votre antichambre; un peu plus loin, » dans la rue, il est attendu par sa femme et ses trois » enfans. »

M. Laffite donna ordre d'introduire le jeune négociant, lui parla avec intérêt, et lui demanda, ne le connaissant point, le témoignage d'une personne honorable, attestant la vérité des faits mentionnés dans la lettre. Le jeune négociant désigna M. de Lanneau, le digne chef de l'institution de Sainte-Barbe, chez lequel il avait été élevé. — Cela me suffit, dit M. Laffite, et il monta dans sa voiture avec son protégé pour se rendre immédiatement chez M. de Lanneau. Les témoignages de cet homme de bien furent des plus favorables, des plus explicites. Deux heures après, les quinze mille francs étaient dans les mains du jeune négociant, dont la femme et les enfans avaient été, pendant cette démarche auprès de M. de Lanneau, introduits dans un salon de l'Hôtel Laffite. En remettant la somme demandée au jeune négociant, son bienfaiteur lui dit: — « Vous me la rendrez dans dix » ans, dans vingt ans, si vous le pouvez, ou bien ja- » mais! »

M. RAVU, cordonnier pour dames, vient de transporter son établissement de la rue St-Dominique à la rue de la Préfecture, n° 9, au 1^{er}. C'est là qu'il faudra désormais s'adresser pour les brodequins qui ne font aucun pli sur la jambe, et pour les souliers *exhaussés* qui ne fatiguent en rien la marche des personnes qui en font usage. Les prix de M. Ravu sont très-modérés, et il ne négligera rien pour mériter de plus en plus la faveur dont les dames l'honorent.